Galland OLIVIER, Anne MUXEL (éds.), La tentation radicale. Enquête auprès des lycéens

Paris, Presses universitaires de France, 2018, 464 p.

Anne-Sophie Lamine

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44885>

DOI : 10.4000/assr.44885

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 289-291

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Anne-Sophie Lamine, « Galland OLIVIER, Anne MUXEL (éds.), La tentation radicale. Enquête auprès des lycéens », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44885> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44885>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Galland OLIVIER, Anne MUXEL (éds.), La tentation radicale. Enquête auprès des lycéens

Paris, Presses universitaires de France, 2018, 464 p.

Anne-Sophie Lamine

RÉFÉRENCE

Galland OLIVIER, Anne MUXEL (éds.), La tentation radicale. Enquête auprès des lycéens, Paris, Presses universitaires de France, 2018, 464 p.

- 1 Les sociologues « qualitatistes » du religieux savent combien leurs observations nécessitent d'être articulées à des études quantitatives. C'est sous ces deux angles, du religieux et de l'articulation quali-quant, qu'est ici discuté l'ouvrage dirigé par O. Galland et A. Muxel, sociologues reconnus de la jeunesse (le présent compte rendu est une version très raccourcie de la note critique, publiée en ligne, après évaluation, par les ASSR en juin 2018 – <https://journals.openedition.org/assr/32192>). Cette enquête ambitieuse, effectuée avec le soutien du CNRS en réponse à son appel d'offres post-attentats de 2015, a été menée auprès de 6 828 élèves de seconde, en lycées de quartiers populaires, avec un biais assumé de surreprésentation des jeunes « d'origine étrangère » et de « confession musulmane » (1753). Les auteurs disposent aussi des résultats d'un sondage *OpinionWay* effectué auprès de jeunes de 15-17 ans « représentatifs de la population française », à des fins comparatives. L'ouvrage, centré sur l'analyse de la radicalité politique et religieuse menée par Muxel et Galland, comporte d'autres apports : journal de terrain (A. Frénod), rapport des lycéens aux attentats (J.-F. Mignot), rôle de la frustration et de la discrimination (L. Lardeux), théories du complot et radicalité informationnelle (V. Cicchelli et S. Octobre). Cette recherche est indéniablement menée avec toutes les exigences des méthodes de l'enquête quantitative. Cependant, sa lecture révèle aussi des impensés sociologiques

sur le fait religieux, impensés qui sont ne lui d'ailleurs pas propres, puisqu'ils sont très largement répandus dans le monde intellectuel, politique, médiatique, académique et a fortiori dans le grand public.

- 2 La première difficulté qui se pose dans toute enquête portant sur des opinions est : comment relier ce que les individus déclarent à ce qu'ils font réellement ? Les chercheurs et acteurs de terrain constatent que les événements tragiques de ces dernières années offrent un formidable répertoire de discours contestataires. Pour provoquer son éducateur ou son professeur, il est beaucoup plus efficace de se dire « pro Daech » ou « anti Charlie » que d'extrême gauche par exemple. Que la provocation amplifie la prévalence de ces propos ne remet pas en cause l'importance de comprendre l'attraction d'une fraction des adolescents pour des positions radicales, mais elle enjoint de distinguer provocation et conviction, ainsi que de poser des questions sur l'incidence de celles-ci sur leurs pratiques réelles. Ce dernier point a été traité dans l'enquête sur les lycéens en matière de politique (participation aux manifestations), mais pas en matière de religion.
- 3 Les auteurs prennent soin de souligner qu'une opinion radicale n'implique pas nécessairement une action radicale, et on leur en sait gré. Cependant, leur définition de la radicalité s'avère très large et inclut des formes de religiosités intensives ou d'affirmations identitaires revendicatives, qui recouvrent « un ensemble d'attitudes ou d'actes marquant la volonté d'une rupture avec le système politique, économique, social et culturel, et plus largement avec les normes et les mœurs en vigueur dans la société » (p. 9). La démarche est, de fait, sous-tendue par l'hypothèse que l'opinion radicale est une première étape vers un possible acte radical. Pourtant, sur ce point, le débat scientifique est loin d'être tranché. Certains chercheurs considèrent que l'idéologie implique l'action. Ce modèle a aussi la préférence des politiques, car il permet d'identifier l'adversaire (porteur de discours radicaux) et d'agir (fermeture de mosquées). Il favorise aussi l'élaboration de contre-discours à destination des jeunes, bien plus aisés à mettre en œuvre que les autres formes d'actions préventives. Nombre de chercheurs considèrent, au contraire, que l'idéologie n'est qu'une ressource parmi d'autres dans le passage à l'acte d'individus radicalisés et que le contexte, les groupes et réseaux, les relations avec des personnes charismatiques, la discrimination perçue et les imaginaires sont aussi importants.
- 4 L'idée de travailler sur la radicalité, le fondamentalisme, le rapport à l'absolu est incontestablement pertinente, afin de comprendre comment les jeunes transigent ou non avec l'altérité. L'absolutisme religieux est défini comme « une conception de la religion censée détenir une vérité absolue non seulement sur des questions religieuses, mais sur le monde séculier » (p. 77). Il est considéré comme avéré lorsque l'enquêté se déclare d'accord avec l'affirmation « il y a une seule vraie religion » et répond « c'est plutôt la religion qui a raison », et non « c'est plutôt la science qui a raison », lorsque les deux s'opposent (sans aucun autre choix). Rappelons d'abord un fait bien établi : les jeunes musulmans sont en moyenne plus attachés à leur religion que la moyenne des jeunes. On s'attend donc à un taux plus élevé d'attitudes intransigeantes que chez les catholiques ou les non-religieux. Il serait cependant intéressant de comparer ce pourcentage à celui d'autres groupes « minoritaires » et/ou descendants de migrants (juifs, protestants évangéliques, catholiques ultramarins ou issus de migrants), dont il a été démontré qu'ils sont aussi plus religieux que la moyenne.

- 5 En abordant le religieux minoritaire se pose aussi la question des formes de religion socialement acceptables. Dans une culture sécularisée peu hospitalière aux pratiques intensives (jeûnes, prières quotidiennes) et aux attachements visibles (affirmations et signes religieux), la « bonne » religion doit être intériorisée et libérale (critique de l'orthodoxie, des normes, des institutions) et ses (éventuelles) pratiques privées et invisibles. Parmi les 35 % de jeunes musulmans ayant répondu « il y a une seule vraie religion », il faudrait donc distinguer plusieurs catégories. Certains ont répondu à la question de manière expressive : ils formulent un attachement à leur religion. D'autres revendiquent que leur identité soit reconnue, en reconnaissant d'autres identités religieuses et convictionnelles. Certains, enfin, affirment effectivement leur identité de manière l'intransigeante, avec une faible reconnaissance de l'altérité.
- 6 La question du relativisme rejoint, en miroir, celle du fondamentalisme. La plupart des analystes et commentateurs du fait religieux associent croyance intensive et intransigeantisme. L'observateur non-croyant a une très forte propension à considérer que les croyants sont plus croyants (et plus fondamentalistes) qu'ils ne le sont réellement. Le croyant serait « 100 % » d'accord avec les dogmes officiels de son « église », sans laisser de place au doute. L'observation fine montre pourtant l'inverse : le doute et le questionnement font intrinsèquement partie de l'expérience croyante, y compris intensive. Les croyants alternent des moments de doute et de certitude, s'interrogent mutuellement sur « comment faire pour bien faire », se questionnent sur Dieu, sur la résurrection, sur la bonne manière de prier, de jeûner, de se comporter. Venons-en donc à la seconde variable mesurant l'absolutisme religieux. Comme on l'a vu, elle oppose la religion et la science sur « la question de la création du monde » et n'offre que deux positions, l'une a raison contre l'autre. Pourquoi écarter une troisième possibilité affirmant que la méthode scientifique et la croyance religieuse ne sont pas du même ordre, qui doit correspondre à la position d'une fraction des adolescents (et de leurs professeurs) ? La laïcité incluant la liberté de croire et ne pas croire, il semble difficile d'écarter cette troisième voie. Sans minimiser la diffusion de visions créationnistes (musulmanes ou évangéliques), il ne s'agit pas de les surévaluer ni de contribuer à forcer l'opposition science-religion, alors que l'une relève de la rationalité cognitive et l'autre s'appuie principalement sur des formes expressives (notamment symboliques). Les explications scientifiques sont falsifiables alors que les narrations religieuses sont des récits donnant du sens à l'existence des croyants, qui souvent acceptent la théorie de l'évolution.
- 7 Cette enquête a le grand mérite de nous faire discuter de la difficulté récurrente de distinguer les affirmations religieuses identitaires, transigeantes et intransigeantes. Elle nous invite aussi à nous interroger sur le rôle de l'idéologie dans ces affirmations. On a souligné l'importance de prendre en compte d'autres facteurs, notamment relationnels, émotionnels et de contexte. En effet, l'interprétation qu'un individu effectue de sa religion est un produit social. Dans le cas où nous nous intéressons à de jeunes musulmans (ou juifs, ou protestants) cette interprétation est donc notamment liée au vécu minoritaire, sur lequel ils font d'ailleurs fréquemment alliance. Leur interprétation (déclarée) n'est donc pas simplement le produit de « la » religion, mais de leur parcours social, dans lequel des éléments religieux (tels que localement disponibles) sont des ressources (parmi d'autres) de construction et d'affirmation de soi. L'idéologie demeure une ressource symbolique importante pour provoquer des adultes ou pour se positionner vis-à-vis de ses pairs. Elle est aussi une ressource

significative pour justifier la posture ou l'acte radical. Le sentiment d'injustice n'implique cependant pas nécessairement une contestation sociale radicale ou violente. Il s'associe aussi, le plus souvent, à une adhésion et un espoir vis-à-vis de l'institution, comme le souligne un des contributeurs : « c'est bien parce que les lycéens des quartiers populaires adhèrent au modèle républicain d'intégration, qui garantit l'égalité des chances à chacun sur le territoire français, que ses ratés peuvent engendrer de profondes frustrations » (p. 314). L'islam revendiqué par les jeunes de l'étude ne peut-il pas être également compris comme une aspiration à une meilleure intégration sociale ?